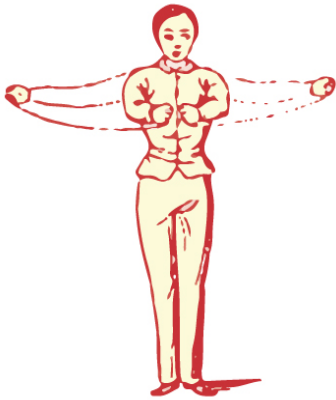


Dalila Arpin interviewe Camilo Ramirez

Dalila Arpin — Bonjour Camilo Ramirez, je te remercie d'avoir accepté notre invitation pour l'entretien du bulletin Ironik.
– Camilo Ramirez est membre de l'ECF et de l'AMP.



Alors pour cet entretien tu as choisi une phrase du Séminaire « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse » qui se trouve page 194 : « Le désir de l'Autre est appréhendé par le sujet dans ce qui ne colle pas, dans les manques de discours de l'Autre, et tous les pourquoi ? de l'enfant témoignent moins d'une avidité de la raison des choses, qu'ils ne constituent une mise à l'épreuve de l'adulte, un pourquoi est-ce que tu me dis ça ? toujours re-suscité de son fonds, qui est l'énigme du désir de l'adulte »¹.

Camilo Ramirez — Tout à fait, c'est une phrase qui m'a beaucoup plu et que j'ai découverte récemment en préparant le séminaire de l'ACF-IDF « Les Jeudis d'Orsay : s'orienter dans la clinique », que j'anime avec notre collègue Pierre-Ludovic Lavoine. C'est un séminaire où nous lisons, chapitre par chapitre, un Séminaire de Lacan, et où l'on présente de façon très détaillée un cas clinique. Nous avons travaillé durant un an et demi, dans le Séminaire *Le transfert*, la partie consacrée au *Banquet* de Platon, et depuis cette année, nous lisons celle qui a pour titre « Transfert et pulsion » dans le Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*.

La phrase que j'ai envie de faire résonner ici arrive à la fin de la leçon intitulée « Le sujet et l'Autre : L'aliénation ». Plus précisément au moment où Lacan va présenter la deuxième opération, la séparation. Il y a plusieurs choses qui m'intéressent dans cette phrase. La première est le décalage que Lacan propose quand il nous dit ce qui lui semble central dans ces moments où l'enfant bombarde de questions l'adulte, quand il l'assaille de ses interrogations : *pourquoi, pourquoi et pourquoi ?* Des pourquoi insatiables et infinis. Lacan dit que cela indique que ce qui compte pour l'enfant, ce n'est pas le contenu de la réponse, ni sa consistance, mais le désir qui glisse dans ce qu'elle ne dit pas, dans les interstices du dire. Lacan semble nous dire que ce n'est pas dans un discours certain de ce qu'il affirme que l'enfant parvient à repérer le désir de l'Autre. C'est plutôt dans ses failles, là où ça achoppe, là où ça ne colle pas. Ce n'est pas dans la maîtrise de l'adulte qui parle, dans la solidité de ses assertions. Ce qui compte se joue ailleurs, dans un autre registre.

Ce que l'enfant guette n'est pas tant la réponse énoncée en tant que telle, mais un indice sur le désir qui habite l'adulte qui s'essaie à y répondre. Pour mieux comprendre comment cette phrase arrive à la fin de cette leçon, nous pouvons prélever un autre passage qui se trouve juste avant : « Un manque est, par le sujet, rencontré dans l'Autre, dans l'intimation même que lui fait l'Autre par son discours. Dans les intervalles du discours de l'Autre, surgit dans l'expérience de l'enfant ceci, qui y est radicalement repérable – *il me dit ça, mais qu'est-ce qu'il veut ?* » Lacan déplace le repérage du désir du dit au dire, au point précis où surgit pour l'enfant la question *Che vuoi ?* C'est le fil de nombreux propos de Lacan lorsqu'il parle du désir : celui-ci se lit dans ce qui se dessine dans les intervalles, dans les interstices du discours. L'accent est déporté de l'énoncé à l'énonciation, désigné comme le véritable niveau où le désir circule.

1. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 194.

— *C'est intéressant parce que ça invite à écouter au-delà de ce que l'enfant dit. C'est une invitation à écouter entre les lignes ce qui se glisse là.*

— Oui, ça renvoie à quelque chose, il me semble, qui concerne aussi la thématique de la transmission. Qu'est-ce qui se transmet pour un enfant quand l'adulte lui parle ? Qu'est-ce qui permet que, pour un enfant, il y ait transmission quand un adulte répond à ses questions ? Notamment, quand l'adulte s'aventure à répondre à l'avidité curieuse infantile sur l'ordre des choses, aussi bien que sur l'opacité du monde. Lacan soutient que ce que l'enfant tente de localiser, de repérer, c'est avant tout le désir de l'adulte, c'est de situer le désir de cet Autre qui se donne la peine de lui expliquer le pourquoi du comment des choses. En disant cela, il semble nous indiquer aussi, que ce qui compte c'est *le point d'où* cet Autre parle, le point qui cause ce qu'il dit. Donc, comme le psychanalyste, l'enfant serait attentif à l'objet *a* qui palpète dans les intervalles de ce qui se dit, sensible à ce qui dans le discours fait office de cause du désir. Cet objet, l'analyste finira par savoir le lire là où il insiste, dans les tours du dire ; l'enfant en sera marqué par sa présence, dans les dires qui l'entourent, dès l'aube de sa vie.

— *C'est ça : l'enfant veut plutôt tester le désir de l'Autre et derrière ça, son amour. C'est ce que Lacan met en évidence dans cette dernière partie du chapitre. C'est plus comme une façon de vérifier jusqu'où il peut provoquer le manque de l'Autre en allant au bout de tous les pourquoi ? Parce qu'effectivement, à force de poser la question pourquoi, pourquoi, l'adulte va se trouver sans réponse et c'est là que quelque chose qui concerne son désir peut venir à la lumière.*

— Tout à fait, c'est-à-dire que ça touche à la limite du mot pour dire le réel des choses.

— *Et c'est aussi une façon de mettre en jeu son propre manque pour l'enfant. Il y a comme une superposition de deux manques. C'est bien ça ?*

— Oui, on pourra en parler à propos du paragraphe qui vient après. Mais avant, il y a deux petites choses qui me semblent importantes. Il y a aussi une dissymétrie entre la question de l'enfant et la réponse de l'adulte. L'enfant pourrait continuer à poser des questions vers un point situé à l'infini. Pour preuve, il n'attend pas la fin de la réponse pour enchaîner la suivante. La réponse aussitôt interrompue, court-circuitée, cela montre bien que ce n'est pas ce qu'elle contient qui compte, mais ce qu'elle retient. Ce n'est pas le logos avancé, l'explication raisonnée du monde, qui capte l'enfant, mais plutôt l'effort fourni par l'Autre pour trouver encore des mots, pour se risquer à dire, d'une façon singulière, pourquoi les choses sont ainsi foutues et pas autrement. Il y a donc bien dissymétrie entre la réponse et la question. Dans ce paragraphe, le rôle de la métonymie est fondamental, le désir comme métonymie. Le désir, l'enfant ne le repère pas à un endroit précis des énoncés de l'adulte mais dans ce furet furtif et agile qui court dans les brèches du dire.

— *C'est très intéressant parce que, même dans les analyses d'adultes, on a souvent le témoignage de comment le sujet a entendu quelque chose du côté de l'énonciation plus que du côté de l'énoncé, dans les dires, dans les phrases des parents. Il y a souvent le fait d'avoir entendu l'énonciation, ce que les parents disaient au-delà de ce que les parents ont réellement dit, ce qui est parfois une interprétation du sujet. Et c'est là que nous avons une marge de manœuvre. Il est très important de mettre en relief cette dimension, je pense.*

— Certes. Ce sont des choses qui prennent parfois une consistance énorme et qui font, justement, que les analyses se prolongent dans le temps pour entamer la consistance d'un dire,

qui est venu marquer la chair de son empreinte, sous une forme contingente. Nous savons par les témoignages de passe qu'il n'est pas rare que le sujet prête un sens écrasant à un énoncé, *malentendu*, qu'il l'enfle à l'aide de sa fenêtre fantasmatique, en obscurcissant son existence. Ce n'est pas tant ce qui a été dit, mais sa résonnance de jouissance, la signification fantasmatique que le sujet y greffe par-dessus.

Alors, pourquoi la question du désir de l'adulte est-elle si importante aux yeux de l'enfant ? Parce que la question du désir de l'Autre concerne aussi sa propre question, celle du désir de l'enfant. J'ai lu, pour préparer l'interview, le début du *Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, où Lacan reprend la question du *Diable amoureux*, le fameux *Che vuoi* ? Il dit que l'enfant doit passer par le désir de l'Autre pour se faire une idée sur son désir. Il est obligé de faire ce détour, il n'a pas le choix, il doit passer par ce désir de l'Autre qui, lui, reste opaque. Il est toujours énigmatique et donc, dans la phrase qu'on commente ici, il n'y a pas seulement le fait de repérer le désir de l'Autre : c'est qu'en parlant, il a aussi une question qui concerne son être à lui. C'est pour ça que, dans le passage d'après que tu cites, Lacan revient sur un exemple qu'il donne plusieurs fois dans son enseignement et qui est l'importance de la question *peux-tu me perdre* ? Interrogation que l'enfant adresse aux parents, que ce soit sous la forme d'un fantasme, ou d'un rêve et que Lacan aborde dans le Séminaire XI comme la question de sa propre disparition.

— *C'est là que Lacan évoque le personnage de Gribouille, qui est un petit enfant qui se fait maltraiter par sa famille. Elle lui fait plein de misères mais il est toujours gentil avec eux. À la fin de l'histoire, il se jette dans le feu pour sauver sa famille. Il offre sa propre disparition pour éviter que l'Autre soit entamé. Et c'est quelque chose qu'on voit tous les jours dans la clinique de la névrose. Le sujet préfère penser qu'il est nul, qu'il ne sait rien, qu'il est bête, voire que c'est de sa faute si les choses se sont mal passées, au prix de soutenir, compléter cet Autre auquel il a affaire.*

— Voilà, le contexte de cette phrase-là est très spécifique, il désigne l'avidité de l'enfant qui s'adresse à l'adulte, sa soif du *pourquoi*. Il est aspiré par le vertige des *pourquoi*. L'enfant évoqué dans le Séminaire XI est tout sauf un Angelus Silesius : il n'affirmera jamais « la rose est sans pourquoi ».

— *C'est tout le contraire.*

— Lacan met, en face de l'enfant, un adulte chez lequel ce qui compte est ce qu'il fait de son rapport au manque, quelle place il lui accorde, comment il s'en débrouille. On peut commenter désormais un autre point spécifique de cette phrase : il repère le désir de l'Autre dans ce qui ne colle pas, c'est-à-dire là où ça achoppe, là où ça bute. Je me suis dit qu'on pourrait peut-être faire un parallèle entre ce que Lacan dit sur le fait que l'on tombe amoureux de la façon dont le partenaire s'accommode de l'exil du rapport sexuel, de comment il se dépatouille pour suppléer à l'absence de rapport sexuel. Pour l'enfant, ce qui compte, c'est comment l'adulte supplée au fait qu'il n'y a pas de métalangage. L'enfant qui entend l'adulte parler est sensible à comment celui-ci se démêle avec le fait que les signifiants et les signifiés sont disjoints. Lacan dit, à propos de la barre entre ces deux termes, au début du Séminaire *Le désir et son interprétation*, qu'il y a entre eux de « l'impenétrabilité », et précise ceci : « Je veux dire que se maintient la différence, la distance, entre le signifiant et le signifié »². L'enfant est sensible à la conséquence que cela entraîne : le dire, fondamentalement, relève toujours d'une invention.

2. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, La Martinière/Le Champ freudien éd., 2013, p. 26.

— *C'est ça, et on rate toujours un peu. D'où l'interstice et la question de l'enfant qui, à juste titre, repère très bien qu'il y a quelque chose qui ne colle pas, qu'il n'arrive pas à nommer complètement le réel.*

— Tout à fait. Si la question de la transmission m'intéresse c'est parce qu'il y a aussi l'idée que ce n'est pas du côté de la consistance explicative des réponses que l'enfant attrape quelque chose. C'est plutôt du côté de la façon dont l'adulte bricole avec le fait que les mots ne sont pas collés aux choses.

— *C'est ça, c'est très intéressant de le voir sous cet angle-là. En effet parce que ça parle du ratage, de comment on n'arrive jamais à dire le dernier mot des choses. Et les parents sont très différents, du point de vue clinique, dans la façon dont ils se positionnent face à la réponse qu'ils donnent aux enfants. J'ai le souvenir d'avoir été moi-même à cette place et d'avoir bombardé mon père de questions pourquoi ? pourquoi ? Et, à force de chercher, à un moment donné, j'avais retrouvé le manque chez l'Autre et mon père m'avait dit « Bon, peut-être qu'il faudra faire des études de philosophie, si tu t'intéresses aux pourquoi ? ». Peut-être que ce fut, entre autres choses passées et que mes parents m'ont transmis, la porte ouverte à la recherche, à la quête du savoir. Parce qu'effectivement, c'est ça qui est visé, c'est viser de quelle façon les parents se débrouillent avec ça. Comment ils vont faire avec les questions de leurs enfants.*

— L'enfant repère la métonymie du désir dans la parole de l'adulte quand il parle et c'est justement parce qu'il y a des intervalles que le désir respire. Le désir est bien là où il trouve des soupapes, là où il y a de la place faite au manque. On imagine qu'on pourrait aussi tirer de cette phrase de Lacan le fait qu'une parole de l'adulte qui serait trop sûre d'elle, trop affirmée, qui prendrait la coloration d'un savoir trop assuré, trop certaine de la vérité qu'elle affirme, produirait plutôt un effet de fermeture. Cette parole décourage la supposition de savoir, empêche de situer le désir de l'Autre et le fait surgir comme une figure écrasante du poids de sa certitude.

— *Exactement, c'est très important parce que ça inverse complètement le sens que les parents pourraient donner à leur propre réponse. C'est-à-dire la meilleure réponse c'est la non-réponse, celle qui laisse une place au trou. Et, d'une certaine façon, on anticipe le dernier enseignement de Lacan quand il va parler de l'importance du trou, de la résonance du trou dans le corps et au niveau du langage. Tous ces jeux qu'il va faire avec l'équivoque, avec le non-dit. Je trouve très pertinent ce que tu mets en relief parce que ça permet de voir que certaines choses étaient déjà présentes chez Lacan avant le Tout dernier enseignement.*

— En effet, dans le Séminaire XI Lacan n'aborde pas cette question en termes d'équivoque, ni de vérité comme ayant une structure de fiction, mais c'est déjà là, à l'état de latence dans ce passage que nous commentons.

— *C'est comme en germe, c'est comme si c'était en herbe.*

— Ce passage de Lacan, sur l'importance du manque dans l'Autre, concerne bien d'autres situations que celle des échanges entre les enfants et les adultes. Celle du transfert par exemple, l'importance que Lacan accorde au fait que si l'on suppose à Socrate de porter en lui, bien cachés, des objets précieux, des trésors de savoir, qu'on lui prendrait volontiers, ce n'est pas parce qu'il fait saillir dans sa maïeutique un savoir imposant, mais bien au contraire parce que « Son essence est ce vide, ce creux, cette *kénosis*, qui représente la position centrale de

Socrate »³. C'est ce qui lui permet de refuser de croire qu'il puisse y avoir quelque chose d'aimable en lui.

— *Oui, et puisque tu évoques le dialogue de Socrate, dans le Séminaire sur le transfert, il y a aussi l'idée que Lacan a de l'amour, de l'amour comme une sphère. Lacan se moque énormément de l'amour qui veut faire Un avec l'Autre et qui aspire à faire une sphère. Il compare la sphère au clown qui fait des acrobaties ou des numéros pour faire rire. Ce qui importe dans l'amour, c'est le manque, c'est là où l'autre ne colle pas exactement à ce qu'on attend de lui. Tout ce côté qui laisse un interstice justement.*

— C'est justement parce que c'est un contenant vide qu'on peut lui supposer des *agalmas* à l'intérieur. Chez Socrate, il y a quelque chose qui n'est pas rempli par un savoir déjà là, il y a un vide qui permet à celui qui s'adresse à lui de construire son propre savoir. D'ailleurs, Lacan fera des choses de l'amour le seul point où Socrate se présente comme sachant, ce qui explique qu'il ne puisse pas aimer.

— *Exactement, ça permet de comprendre pourquoi à la fin du Séminaire Encore, Lacan termine en disant : « savoir ce que l'autre va faire n'est pas une définition de l'amour ».*

— Oui.

— *C'est très important de préserver cette place au désir, au manque, à l'interstice. Alors, une question qui nous intéresse souvent dans nos entretiens : pourquoi as-tu choisi cette phrase, qu'est-ce qui résonne pour toi dans cette phrase de Lacan ?*

— La première chose qui résonne pour moi, c'est le fait que Lacan décale le lieu, le niveau, le registre, l'étage où l'enfant saisit quelque chose du désir de l'Autre. Il le décale des réponses qui se voudraient intégrales, hyper-consistantes. C'est un décalage frappant que de concevoir que l'enfant va piocher ce qui lui importe quant au désir de l'Autre, dans une zone qui n'est pas celle de la maîtrise, mais celle qui se devine dans une énonciation incarnée. Pour Lacan, ce qui fait le poids, c'est le repérage du manque chez les parents. Certains se fatiguent à assurer une transmission intégrale et encouragent des formes de gavage qui ont des conséquences symptomatiques. D'autres s'épuisent à trouver des réponses non-contradictoires, pleines, parfois s'appuyant sur des règles rigides censées réduire l'écart entre parole et acte.

— *Autrement dit, faire passer quelque chose de sa propre castration, de son propre manque est plutôt salutaire. Au lieu de quelque chose qui peut nuire à l'enfant, au contraire, c'est quelque chose de salutaire. On voit quelquefois, dans la clinique, des parents qui veulent agir selon un idéal ou qui se laissent prendre dans ce mirage de l'idéal, et qui sont parfois très inhibants pour les enfants ou qui peuvent constituer des modèles indépassables avec lesquels l'enfant parfois ne peut pas trop faire avec. Je pense que ce que tu dis ouvre une perspective très salutaire dans la clinique – et très soulageante en même temps – de pouvoir envisager le rapport au manque comme quelque chose qu'on va transmettre finalement. On ne transmet pas un savoir, on transmet comment on se débrouille avec son propre réel finalement. C'est intéressant de se pencher sur cette phrase qui a l'air d'être une petite référence anodine, presque anecdotique et qui, finalement, donne un certain nombre de fils à tirer comme tu nous l'as fait voir.*

3. Lacan, J. *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Seuil, 1991, p. 185.

— On pourrait peut-être dire une dernière chose à propos de ce *pourquoi est-ce que tu me dis ça ?*

C'est un point qui renvoie à la castration en tant qu'elle au centre de ce que parler veut dire, chez le *parlêtre* : les significations ne sont jamais déjà là et même quand nous épluchons le trésor du signifiant nous n'obtenons jamais des significations dernières. Dans le Séminaire *Le désir et son interprétation*, Lacan évoque que la prise très précoce du sujet enfant « dans l'articulation de la parole, prise qui était d'abord innocente, devient inconsciente »⁴. L'enfant voit que l'adulte fait l'effort de chercher des mots pour nommer un réel qui, par principe, se dérobe à toute nomination. L'Autre ne détient pas la signification des choses, il peut juste en parlant, « substituer un signifiant à un autre signifiant ». J'aime beaucoup la formule qu'il emploie pour dire combien nous devons emprunter cette chaîne de substitutions signifiantes pour accéder à la production du signifié. Il dit que cette « substitution d'un signifiant à un autre signifiant-sera comme telle à l'origine de la multiplication de ces significations qui caractérisent l'enrichissement du monde humain »⁵.

— *C'est vraiment très éclairant, on va s'arrêter sur ça, c'est une petite perle que tu nous apportes là. Merci beaucoup, Camilo Ramirez !*

4. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, op. cit., p. 26.

5. *Ibid.*